

Les Prussiens débouchaient en masse par toutes les routes de la forêt. Les grand'gardes se repliaient en faisant le coup de feu.

En un clin d'oeil la compagnie est groupée sur la place du village, autour du capitaine. Un cavalier, blanc d'écume, le rejoint et lui remet un ordre, écrit sur la page déchirée d'un carnet :

"Nos forces sont insuffisantes ici. Les troupes se reformeront à deux lieues en arrière. Vous, soutenez le premier effort de l'assaillant : tenez aussi longtemps que possible à B.. pour couvrir la retraite."

La compagnie s'établit autour de l'église. On lui distribue des cartouches supplémentaires. Elle n'attend pas longtemps. Les Prussiens, poussant de formidables hourras, se précipitent sur le village : un feu de peloton les accueille. Ils reculent un instant, puis reprennent leur élan. Une seconde décharge les arrête, mais ils ripostent avec énergie. Plusieurs hommes tombent....

"Allons, mes enfants, commande le capitaine, feu à volonté ! Ménagez les cartouges ! Ne visez qu'à coup sûr."

Alors commence un combat homérique, où les adversaires ne sont séparés que par une trentaine de mètres, où les détonations se succèdent rapides et calculées, renversant chacune un combattant. On s'interpelle comme dans l'*Iliade*, et les deux langues se croisent en interpellations pittoresques :

"Ah ! c'est toi, grand escogriffe, qui m'as visé ! Tiens ! voilà ton affaire ! Paf !

—A toi, le petit gros du coin, Tiens ! tu ne crieras plus comme un âne ! Paf !

Les officiers dirigent le tir appelant nominativement leurs hommes.

"Visez à droite !

—Visez plus bas.

—Visez donc ce barbu qui tire si bien !

—A celui de gauche, maintenant !" les vides se multiplient des deux côtés. L'ivresse de la poudre gagne tous les survivants. Le lieutenant supplie :

"Mon capitaine, vous savez comme je tire ! Permettez-